



## Les fleuves du Canada

Olivier Maurault, P.A., P.S.S.

Numéro 21, 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079984ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079984ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Maurault, O. (1956). Les fleuves du Canada. *Les Cahiers des Dix*, (21), 11–29.  
<https://doi.org/10.7202/1079984ar>

# Les fleuves du Canada

Par OLIVIER MAURALT, P.A., P.S.S.

Pour éclairer notre route et conserver à ce travail des limites raisonnables, adoptons tout de suite la définition que donne le petit Larousse du mot fleuve: « un cours d'eau qui se jette dans la mer. » Chose curieuse, les Anglais, si je ne me trompe, n'ont pas l'équivalent de ce mot; pour eux tous les cours d'eau sont des rivières — *rivers*. En revanche, nous sommes portés à mésuser du mot fleuve, quand nous parlons d'une rivière importante. Quoi qu'il en soit, avant d'aborder l'étude des fleuves du Canada, jetons un coup d'œil sur son territoire.

Comme l'on sait, il a façade sur trois océans: l'Atlantique à l'est, l'Arctique au nord, et le Pacifique à l'ouest. Toute sa frontière sud touche aux États-Unis, et une partie de sa frontière nord-ouest, à l'Alaska. Son littoral maritime est énorme, même sans tenir compte du formidable archipel arctique. Le territoire continental s'inscrit dans deux bandes horizontales: l'une qui s'appuie sur le 49° degré de latitude nord et s'étend jusqu'au 60°: ici se trouvent, de l'est à l'ouest, Terre-Neuve, les provinces de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard, de Québec, l'Ontario, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie-Britannique. La seconde bande horizontale, qui part du 60° degré, atteint le 83°, à l'extrémité de l'île Ellesmere, à 400 milles du Pôle-Nord: là se distribuent, à partir de l'ouest, le territoire du Yukon, voisin de l'Alaska, puis les territoires du Nord-Ouest, composés des districts du Mackenzie et du Keewatin sur le continent, et du district de Franklin dans les îles arctiques.

Quatre, et même cinq versants, se partagent nos eaux continentales: celui des Montagnes-Rocheuses et du Pacifique, à l'ouest; celui de l'océan Arctique et de la baie d'Hudson au nord, celui de l'Atlantique à l'est, et à un beaucoup moindre degré, au centre sud, celui du Mississipi.

Quand on songe que le Canada, avec ses 2,845,000 milles carrés de superficie, est le plus vaste pays des trois Amériques, plus grand

que le Brésil, plus grand que les États-Unis, et qu'il est traversé du nord au sud par trois interminables massifs montagneux, les Rocheuses à l'ouest, le Bouclier Canadien au Centre Est, et les Apalaches à l'extrême est, on devine l'abondance du ruissellement des eaux. De fait, le littoral est partout coupé de fleuves, les uns très importants, les autres plus modestes, alimentés par d'innombrables affluents et lacs intérieurs.

On peut se demander comment procèdent les géographes pour mesurer nos fleuves ? C'est que ceux-ci ont la particularité d'être souvent formés de chaînes de lacs se déversant l'un dans l'autre par des cours d'eau qui portent des noms différents: nous en verrons quelques exemples tout à l'heure. Les Anglais ont un mot pour désigner ce trait de géographie physique; ils l'appellent *water-ways*, chemins d'eau, par exemple les Trent *water-ways* de la province d'Ontario. Il en est de beaucoup plus considérables dont nous aurons à parler.

Éliminons maintenant certains grands fleuves dont le cours supérieur seulement se trouve au Canada et qui débouchent aux États-Unis. Le très beau et très puissant fleuve Columbia, d'une longueur de 2,104 milles, qui décrit une immense courbe dans nos Montagnes-Rocheuses, a cependant son embouchure dans l'État du Washington, au sud de la frontière canadienne. C'est ce fleuve qui devrait former la frontière, plutôt que l'arbitraire ligne 49<sup>e</sup>.

A l'extrême nord, le Yukon, cet autre fleuve magnifique, long de 1,500 milles, coule en bonne partie dans le territoire canadien du Yukon, par ses affluents Lewis et Pelly, mais traverse surtout l'Alaska et se jette dans la mer de Bering. Nous n'en parlerons plus. D'ailleurs ce phénomène ne se reproduit dans aucune autre région du Canada, sauf si l'on veut dans la région des Grands Lacs.

Éliminons aussi les petits fleuves, qui se jettent un peu partout dans nos trois océans et dans notre baie d'Hudson. Je dis petits par comparaison, car plusieurs sont plus longs que bien des fleuves célèbres de la vieille Europe; mais ils sont pour la plupart trop peu connus, insuffisamment explorés et encore peu humanisés: je pense à la Skeena, de la Colombie-Britannique; aux fleuves Anderson, Coppermine, Bathurst, Back, de l'Océan Arctique; aux fleuves Severn, Albany, Matagami, Harricana, Abitibi, Nottaway, Rupert, Eastmain, Fort George, qui se jettent dans la baie d'Hudson; au fleuve Kamapiskau, de l'Ungava, sur le détroit d'Hudson.

Et il y a le Humber, fleuve spectaculaire qui arrose l'ouest de

Terre-Neuve, et le Saint-Jean, la grande artère du Nouveau-Brunswick. Ce cours d'eau qui arrose Fredericton, la capitale de la province, bordé de rives doucement inclinées, embelli à quelques milles de son embouchure par un vaste lac, est marqué, à son embouchure même, par une barre qui forme une chute réversible, c'est-à-dire qu'à marée haute l'eau de la baie de Fundy se jette dans le fleuve, et à marée basse c'est le fleuve qui se jette dans la baie. Le port de Saint-Jean est à côté.

Il faut évidemment nous borner et ne nous arrêter qu'aux fleuves dont la beauté, la puissance et l'utilité ont été d'un plus grand apport à la prospérité et au développement du Canada.

\* \* \*

Commençons par le plus grand des fleuves de la Colombie-Britannique, le Fraser. Nommé d'après le premier Canadien, Simon Fraser, né dans le voisinage de Montréal, qui l'explora, en 1807, il coule en forme d'S dans la moitié sud de la province, sur une longueur de 750 milles, et draine une région de 98,000 milles carrés. Prenant sa source au Mont Robson, le géant vraiment magnifique des Rocheuses canadiennes, il engage ses eaux boueuses dans le plateau central, s'enrichit de la rivière Nechako, descend vers le sud où il rencontre, à l'est, la rivière Quesnel, et à l'ouest, la Chilcotin et enfin la Thompson, une admirable rivière qui vient de l'est. Celle-ci lui apporte ses eaux limpides filtrée par des lacs de montagne. Nous arrivons ainsi à la ville de Lytton. Désormais le Fraser se précipitera à travers un véritable chaos de rochers de la chaîne côtière, et dans des « canyons » d'une splendeur farouche. Ses eaux surabondantes s'engouffrent entre des parois presque à pic, mais boisées, où s'accrochent de chaque côté deux lignes de chemins de fer, et l'antique sentier du Caribou devenu une route carrossable. Avant d'atteindre la ville de Yale, le fleuve subit une dernière convulsion quand il doit forcer son chemin entre des rives rétrécies portant le nom de Portes de l'Enfer; puis il se calme et arrose, en direction de l'ouest, une vallée fertile, qui va sans cesse en s'élargissant; recueille les eaux de la rivière Harrison, issue d'un lac beau comme un lac italien; puis coule de plus en plus lentement au centre d'une plaine d'alluvions, et se jette enfin dans le détroit de Georgia, un bras de l'Océan Pacifique, à l'endroit où s'élève la ville de New-Westminster, l'ancienne capitale de la Colombie-Britannique. Toute cette région est le pays des roses: il en pousse partout; elles grim-

pent jusqu'au toit des maisons, elles agrémentent même les casernes militaires. Quiconque a suivi, de la portière d'un wagon du Canadien Pacifique, le cours de ce fleuve dantesque, surtout au temps des hautes eaux, ne peut concevoir rien de plus puissant, de plus pittoresque dans sa sauvagerie. Ajoutons pour être pratique, que le Fraser pourra fournir une énergie électrique de 3,000,000 chevaux vapeurs.

\* \* \*

Bien différents sont le caractère et l'allure du Mackenzie. Si lui aussi se jette paresseusement dans un océan, cette fois l'Océan Arctique, en vue des Montagnes-Rocheuses, il est beaucoup moins turbulent et plus monotone, le long de son interminable cours de 2,525 milles. Ce fleuve découvert et exploré jusqu'à son embouchure en 1789 par Alexander Mackenzie qui lui a donné son nom, draine une superficie de 682,000 milles carrés. Par ordre de longueur, il vient tout de suite après le Mississipi, en Amérique, et traverse presque tout le Canada, du sud au nord. Ses sources sont deux immenses rivières: l'Athabaska et la Paix. D'abord l'Athabaska, qui surgit des Montagnes-Rocheuses, arrose les deux tiers de la province de l'Alberta, s'ouvre à la navigation à l'endroit nommé Waterways où s'arrête le chemin de fer, et se jette dans le lac Athabaska, une nappe d'eau de 3,058 milles carrés. La seconde rivière est celle de la Paix, elle-même formée par la Finlay et la Parsnip (rivière du Panet) issues l'une et l'autre du nord de la Colombie-Britannique; elle vient se joindre à la rivière des Rochers, une décharge du lac Athabaska. Disons en passant que sur la rive nord de ce lac s'élève la petite ville d'Uranium, dont le nom indique assez ce qu'on y trouve. Disons aussi que la vallée de la rivière de la Paix, réchauffée par des vents chauds venus du Pacifique à travers des défilés, est une région où prospère merveilleusement l'agriculture dans un paysage magnifique de collines boisées.

Ainsi donc les eaux de la Paix, de l'Athabaska et des Rochers se sont réunies: elles se nomment désormais la rivière des Esclaves. Celle-là très sinueuse et hérissée de rapides difficiles à sauter est peu propice à la navigation; elle le devient au Fort Smith, sur les confins de l'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest. D'ici, partent les bateaux à vapeur qui font le service régulier, durant les mois d'été, jusqu'à Aklavik, dans le delta du Mackenzie: une distance de 1,300 milles.

La rivière des Esclaves se déverse dans le Grand Lac des Esclaves,

bassin d'eau douce de 10,000 milles carrés très profond et fort pittoresque; à son extrémité, huit autres rivières au moins se déchargent, venant de toutes les directions, en particulier la rivière au Foin, sortie des Montagnes-Rocheuses et qui fait un saut de 109 pieds aux chutes Alexandra avant d'aboutir au lac. Ce lac est maintenant célèbre à cause des gisements d'or et de la ville moderne de Yellowknife (Couteau Jaune).

Mais toutes ces eaux sont destinées à l'Océan Arctique. Elles s'engagent dès lors dans le fleuve Mackenzie, car c'est ici qu'il prend son nom. Il a une largeur moyenne de un mille et court rapidement. Les bateaux y naviguent sur un parcours de 1,000 milles avant d'atteindre l'embouchure. En chemin, ils font escale au Fort Simpson, au confluent de la rivière aux Liards, très long cours d'eau dont les affluents s'enchevêtrent avec ceux du Yukon. L'un d'entre eux, le Nahanni du Sud, possède une chute de 316 pieds d'élévation, la Virginia, qui est d'une grande beauté. Quelques centaines de milles en aval et à l'est du Fort Norman aboutit la rivière de l'Ours dont le confluent est marqué par un énorme bloc de granit de 1,400 pieds d'altitude. Cette rivière décharge le Grand Lac de l'Ours, une mer intérieure de 12,000 milles carrés (plus vaste que les lacs Érié ou Ontario). Le Cercle Arctique la traverse, et juste au-dessous s'élève Port Radium dont l'origine remonte à une exploration de Gilbert Labine, un Canadien français. Ce Grand Lac de l'Ours fait partie de cette chaîne de lacs, les uns immenses, les autres minuscules, que forma la fonte des glaciers, aux temps préhistoriques. Ils s'échelonnent sur les lèvres du Bouclier Canadien et occupent d'anciennes vallées, que le mouvement des glaces mêlées de rochers, a creusées et élargies.

Plus bas sur le Mackenzie apparaissent les puits de pétrole de Canol (contraction de Canadian Oil) et plus loin les Remparts, murs verticaux de calcaire, de 150 pieds d'élévation, qui enserrant le fleuve sur une distance de sept milles. Dans la même région se trouve aussi le rapide dit Sans-Sault, barre rocheuse qui traverse le fleuve et entrave le fleuve aux eaux basses. Le delta commence à cent milles de l'océan et s'étend sur une largeur de cinquante. Le poste d'Aklavik y a été établi depuis des années, sur un des bras du fleuve; mais à cause des inondations, on est en train de le transporter — églises, hôpitaux, couvents, magasins, etc. — le long d'un autre bras plus à l'est, sur un terrain élevé, inaccessible à la crue des eaux. Et tout à fait au bout du fleuve s'élève le poste de Tuktuk ou Fort Brabant.

Tout le long de ce fleuve gigantesque et de ses affluents se succèdent, séparés parfois par des centaines de milles, des postes ou villages nommés et fondés par les Traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson et par les missionnaires, qui furent les uns et les autres les pionniers de ces vastes espaces. En remontant vers les sources du fleuve, nous rencontrons donc le poste de la Rivière-Rouge Arctique, le fort de Bonne-Espérance, Canol et ses puits et Norman Wells en face, le fort Norman au confluent de la rivière de l'Ours, beaucoup plus haut Wrigley, puis le Fort Simpson à l'entrée de la rivière aux Liards, et le Fort Providence avant d'arriver au Grand Lac des Esclaves; de l'autre côté, le Fort Résolution au moment d'enfiler la rivière aux Esclaves, le Fort Smith aux confins des Territoires du Nord-Ouest et de l'Alberta, le Fort Fitzgerald, le Fort Chipewyan, sur le lac Athabaska. Et sur la rivière de la Paix s'échelonnent les Forts Vermillon, Carcajou, Peace River, le Fort Saint-Jean en Colombie-Britannique; et sur la rivière Athabaska, Bitumount, McMurray et Waterways, encore à trois cents milles d'Edmonton; et la rivière continue jusqu'à Athabaska, jusqu'à Jasper, cet admirable parc national des Rocheuses. Les beautés du Mackenzie n'ont pas encore été chantées dans un livre, tout entier consacrées à elles, comme le Fraser, la Saskatchewan et le Saint-Laurent, mais les prospecteurs du gouvernement, les missionnaires Oblats et les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson en ont souvent parlé.

C'est ici le lieu, croyons-nous, de rappeler ce qu'était cette fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson. Elle fut fondée en Angleterre par deux Français, Médard Chouart des Groseilliers et Pierre-Esprit Radisson, deux traiteurs de fourrure établis au Canada, qui, après quelques démêlés avec le gouverneur d'Avaugour, se mirent au service des marchands de Boston. Ceux-ci les conduisirent en Angleterre, où ils proposèrent au roi Charles II une association en vue de la traite des fourrures dans la baie d'Hudson, qu'ils avaient déjà explorée. Le roi ne s'y intéressa pas, mais son neveu, le prince Rupert, s'assura la collaboration de cinq courtisans qui, mettant leurs fonds en commun, armèrent deux navires de la marine royale. Les navires firent voile le 3 juin 1668. L'un d'eux dut revenir au port au bout de peu de temps, mais l'autre fit le voyage et rentra avec une très riche cargaison de peaux de castors. Dès lors banquiers et courtisans furent pris d'enthousiasme. Le 2 mai 1670, dix-huit sociétaires, ayant comme président le prince Rupert, fondent la société dite: « The Governor and Company of Adventurers

of England Trading into Hudson's Bay », à laquelle le roi concède le monopole de la traite, celui du territoire, des pêcheries, des mines, et le droit d'établir des forts, des magasins et entrepôts, dans toute la baie d'Hudson. Les souverains d'Europe avaient, à cette époque, l'habitude de se tailler des domaines dans des pays dont ils ignoraient l'étendue, sans se soucier des prétentions territoriales d'autres souverains. Quoi qu'il en soit, pendant que la France et l'Angleterre luttent pour affermir et agrandir leurs colonies en Amérique, il est curieux de voir cette Société de Gentilshommes aventuriers et marchands étendre son influence sur le nord et l'ouest du continent, de la terre de Baffin sur l'Atlantique jusqu'en Orégon, sur le Pacifique. Elle a créé au moins deux cents postes, qu'elle conserve encore. Elle eut à lutter contre la Compagnie du Nord, créée à Québec à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et contre la Compagnie du Nord-Ouest, fondée à Montréal à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et avec laquelle elle finit par se fondre. Sa puissance, qui ne fut pas toujours bienfaisante pour la civilisation et le catholicisme, pouvait être un obstacle au développement du Canada quand celui-ci se forma en Confédération. La Couronne obligea donc la Compagnie, en 1868, par l'acte dit de la Terre du Rupert, à lui rétrocéder les Territoires du Nord-Ouest; et la Confédération canadienne, en 1870, les lui paya \$1,500,000 et lui accorda en plus sept millions d'acres de terre dans la bande fertile du pays.

Nous avons dit que les missionnaires aussi avaient été les pionniers du Grand Nord canadien. Depuis le second quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les Oblats surtout ont évangélisé ces immenses solitudes avec un véritable héroïsme; ils y desservent actuellement quatre-vingt-cinq missions. Des Missionnaires français, Mgr Grouard, dans ses *Soixante ans d'apostolat*, Mgr Breynat, dans *Cinquante ans au pays des Neiges*, le Père Duchaussois, dans *Apôtres Inconnus, Femmes héroïques, Aux Glaces Polaires*, d'autres encore ont décrit ces territoires illimités où sont disséminées les peuplades indiennes ou esquimaudes. Ce ne sont pas des tableaux de peintres romantiques ni des réclames touristiques, mais quelques traits jetés au hasard de leur narration: paysage plat jusqu'à l'infini, rives boisées même quand les arbres ont disparu de l'intérieur des terres, rapides écumeux et tournoyants, les Montagnes-Rocheuses à l'horizon, les aurores boréales . . .

Des aventuriers ont aussi parcouru ces régions. Dans son livre *Par le détroit de Bering*, Gontran de Poncins parle ainsi du Mac-



kenzie: « le Mackenzie que trop peu de gens connaissent, c'est le Mississipi du Nord; l'unique voie d'eau presque aussi longue que le Mississipi et autrement épique — par laquelle les « Northwest Territories » et plus haut le « Western Arctic », soit plus d'un million de kilomètres carrés de territoires, peuvent s'alimenter et vivre. C'est dans un monde immobile, l'unique artère qui bat, avec violence. Car le Mackenzie est brutal. L'année précédente (en 1938) j'avais décollé, avec un vieil évêque missionnaire de soixante-douze ans et un pilote de vingt, sur un petit Waco à flotteurs. Nous galopâmes au milieu des remous, en nous y reprenant à deux fois; puis, à peine en l'air, nous fûmes pris par le vent qui s'engouffrait entre les rives escarpées du fleuve et dont les gifles manquaient nous plaquer contre la muraille. Ce n'est pas du transport, c'est de l'épopée! Épopée, ces troncs d'arbres qui, arrachés des rives par la fonte brutale des glaces, sont entraînés vers l'Océan Glacial et, après y avoir dérivé pendant 1,000 kilomètres en direction du Pôle oblique vers l'est, sous l'influence des courants du canal McClintock, pour atterrir, en lambeaux, à la pointe nord de l'île King William, où les Esquimaux le recueillent comme une précieuse denrée, car le bois chez eux n'existe pas. Épopée, ces marchandises qui, mises à l'eau à Fort McMurray, descendent le fleuve, en trames de chalands tirés par d'in vraisemblables bateaux à aubes, et débarquées à chaque rapide, pour reprendre la rivière un peu plus bas, atteignant Tuktoyaktuk après une navigation de plusieurs semaines. » etc.<sup>(2)</sup>

\* \* \*

Ce sont encore les missionnaires qui nous introduiront le mieux aux fleuves de la baie d'Hudson; un Mgr Turquetil, par exemple, dont la vie prodigieuse s'est passée à Chesterfield et à Churchill.

---

<sup>(2)</sup> Autre description, de Michel Jacob, extraite de *l'Imperial Oil Review*, juin 1956, p. 14.

« The Cree name for the river means « Big River, » and it's the only consistent thing about it. It is the largest river in Canada. Its chocolate waters vary from eighteen inches to forty feet in depth; it is pappered with rocks uncomfortably close to the surface; its current ranges from a leisurely trickle to ten miles hour; it embrases islands and flows through lakes. At time its banks are so low you can't tell where the river ends and muskeg begins. In other places there are towery cliffs. It is punctuated by four sets of wickedley bubbling rapids... They brush bottom on eighteen inch shallows, and get tossed about by eight-foot waves. They battle shifting sand banks, rapids, razor-like rocks, whirlpools and mosquitoes by the millions. »

Représentez-vous d'abord cette immense mer intérieure de 1,000 milles de longueur sur 600 de largeur, enclavée dans le Bouclier Canadien de roches archaïques, et n'ayant de débouché que sur l'Océan Arctique, encombré de grandes îles, et sur l'Atlantique par le détroit d'Hudson, au nord du Labrador. Ce Bouclier Canadien, dit Pierre Berton, a formé un immense fer à cheval (armoured) qui s'étend sur plus des deux-cinquièmes du Canada et dessine son grand arc du Grand Lac de l'Ours, jusqu'à l'extrémité du Labrador à 2,000 milles de distance. Le bouclier est l'ancre puissante auquel le continent est fixé. Ses gneiss et ses granites, ses schistes et ses basaltes sont parmi les plus vieilles roches de la terre. » <sup>(3)</sup>

Le premier fleuve qu'on rencontre, rive gauche ou rive ouest de la baie d'Hudson, dans le district du Keewatin, est le *Chesterfield*. Voici un premier exemple de ces *waterways* ou routes d'eau dont j'ai déjà parlé, le premier exemple aussi d'une embouchure en forme d'anse ou d'Inlet, que nous retrouverons ailleurs. Ces anses sont plutôt des estuaires allongés qui peuvent être très vastes. Le *Chesterfield*, quelquefois appelé *Dubawnt*, dont la longueur est estimée à 800 milles, est un dédale inouï de lacs et rivières qui dessinent sur la carte une véritable arabesque. Si vous remontez son cours de l'est à l'ouest, vous atteignez d'abord le lac Baker où se jettent deux rivières, l'une au sud, l'autre au nord. Celle du sud se nomme *Kazan*; elle traverse deux lacs, tourne à gauche, traverse un autre lac, reprend la direction du sud, atteint un quatrième lac du nom d'*Ennadai*, passe ensuite au lac *Kasba*, fait un crochet vers le nord et aboutit au lac *Oiseau-de-Neige*. La seconde rivière qui coule dans le lac Baker a un cours encore plus fantaisiste. Elle se nomme la rivière *Thelon*, et, se dirigeant franchement vers l'ouest, elle se perd dans un dédale de lacs, qui avoisinent de très près le Grand Lac des Esclaves; mais en chemin, elle a reçu les eaux de la rivière *Dubawnt* qui a surgi du sud, venant du lac des *Crees* dans la province de la *Saskatchewan* à travers tout un chapelet d'autres lacs touchant presque à l'*Athabaska*. On se demande où se trouve la hauteur des terres, dans cet enchevêtrement, car il est avéré que les lacs *Athabaska* et des *Esclaves* appartiennent au versant du *Mackenzie* dont l'embouchure est dans l'Océan Arctique, tandis que le fleuve *Chesterfield* se jette sûrement dans la baie d'Hud-

<sup>(3)</sup> *The Lake on the Roof of the World*, par Pierre Berton, « The Listener », October 13, 1955, p. 595.

son. Rappelons-nous que nous sommes en plein Bouclier Canadien et que cet énorme amas de bosses rocheuses entre lesquelles l'eau s'écoule ou séjourne, est une sorte de plateau sans inclinaison très prononcée. Pays austère, domaine de la toundra, où règnent l'Esquimau et le renne.

A quelques cents milles au sud, et cette fois dans la province du Manitoba, s'ouvre le fleuve Churchill. A son embouchure, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait érigé en 1718, le fort du Prince de Galles, détruit par La Pérouse en 1782; de nos jours, le gouvernement canadien y a construit un port moderne, relié à Régina, capitale de la Saskatchewan, et à Winnipeg, capitale du Manitoba, par un chemin de fer. De ce port, ouvert quatre mois par année, partent des cargaisons de blé pour Liverpool. Le trajet est à peu près de 200 milles plus court qu'entre Montréal et Liverpool. C'est aussi le siège d'un évêché. Le Churchill l'emporte encore sur son émule de Chesterfield par la complication de son réseau. Les 900 milles de son parcours se tordent à travers les deux provinces du Manitoba et de la Saskatchewan, s'accrochent au nord et au sud à des affluents qui déversent des lacs, en traversant lui-même d'innombrables nappes d'eau aux formes étranges. Parti du lac Methy sur les confins de l'Alberta et de la Saskatchewan, il s'insinue à travers le lac Peter Pond, le lac Churchill et ses annexes Frobisher et Turner, à travers le lac de l'Île-à-la-Crosse, où se jette la rivière au Castor qui va très loin vers le sud, continue sa route par le lac au Serpent dont un des déversoirs atteint au nord le très grand lac du Renne, poursuit son voyage en touchant le lac La Ronge, zigzague capricieusement jusqu'au lac Granville, monte vers le nord, coule dans les deux Indian Lakes, et enfin circule comme une rivière ordinaire jusqu'à son embouchure. Il est à remarquer que le Churchill draine un territoire relativement humanisé: la présence de deux lignes de chemins de fer et de sept ou huit établissements en font foi. Mais on est encore loin des bambous et des bananiers, même des ormes et des chênes du bas Canada.

Le troisième grand fleuve tributaire de la mer d'Hudson est le Nelson. A son embouchure se trouvait le Fort Bourbon, livré aux Anglais en 1682 par Chouart et Radisson, repris en 1692 par Iberville, de nouveau aux Anglais en 1694, et encore repris par Iberville, en 1697. Ce fleuve, plus au sud que le Churchill, n'a, dit-on, que 400 milles de longueur, mais il déverse le grand lac Winnipeg, d'une superficie de 9,398 milles carrés. Et l'on peut se demander si la rivière Rouge

qui vient du Dakota, aux États-Unis, se jeter dans le lac Winnipeg, et si les rivières Assiniboine et Souris coulant de l'ouest vers le même lac, et si la puissante rivière Saskatchewan, issue des Rocheuses et traversant trois provinces avant de se fondre, en sautant le Grand Rapide, dans le lac Winnipeg, n'appartiennent pas au même système ou chemin d'eau . . . Il prendrait alors figure de géant, de 1,600 milles de longueur.

\* \* \*

D'autres fleuves importants se jettent au sud-ouest de la baie d'Hudson: ce sont le Severn, le Winisk, l'Albany, le Moose. Il faut choisir.

Tout à fait au sud de la baie d'Hudson s'ouvre la baie James ainsi nommée en l'honneur de son découvreur, et au fond de cette baie coule le fleuve Moose, estuaire plutôt que fleuve, qui reçoit lui-même, à peu de distance de son embouchure, trois ou quatre très longues rivières, arrosant le nord des provinces de l'Ontario et du Québec; je les ai nommées au début de ce travail; ce sont les Missanabi, Matagami et Abitibi. Tout ce territoire s'appelle « La Terre du Castor ».

Sur l'estuaire s'élève le bourg de Moosone. « Romantic Moosone » disent les feuillets de propagande de l'Ontario Northland, chemin de fer dont ce singulier village est le terminus.

Du côté de la rivière Moose le paysage est vraiment admirable. Un cours d'eau, vaste comme un fleuve, parsemé d'îles boisées, s'enfuit vers le nord; la haute mer le recueille douze milles plus loin. Vers le sud, les rives se resserrent, laissant deviner les mystérieuses sinuosités par où les Moosonnis pagayaient pour apporter leurs fourrures au poste de Moose Factory, bientôt vieux de trois cents ans.

« Moosone est plein de touristes pendant la belle saison. Ils viennent des Provinces Maritimes et du Québec, de l'Ontario et du Manitoba; d'autres ont traversé la frontière canado-américaine: on en voit de la lointaine île de Cuba et de l'Argentine; il en vient même d'Europe. La majorité d'entre eux sont en quête d'un endroit où la civilisation rejoint la sauvagerie dans un calme bienfaisant; quelques-uns viennent en curieux; d'autres sont des amateurs de la chasse à l'oie ou à l'outarde; le petit nombre de ces voyageurs sont des naturalistes intéressés dans la flore, la faune ou la géologie de la région. Des anthropologistes venus à Moosone sont retournés à leurs chaires universitaires avec une plus ample connaissance des Indiens de la

baie James que d'aucuns prétendent être les moins connus de l'Amérique du Nord ». <sup>(4)</sup>

Plus à l'est de la même baie se trouve le poste de « Rupert's House ». Je cite un missionnaire: « C'est un bien joli coin de la baie James que Rupert's House, situé à l'embouchure de la rivière Rupert, sur la rive est de la baie du même nom. Les Indiens désignent l'endroit sous le nom de Maskahikanish « la petite maison en souvenir », sans doute à cause du fortin de pierre que Chouart des Groseilliers avait construit en 1668 pour abriter les avant-coureurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

« La baie Rupert au fond de laquelle débouchent les rivières Broad Back, Nottaway et Rupert . . . a vingt-cinq milles de profondeur. Le panorama est imposant: rives escarpées, garnies d'une épaisse lisière d'épinettes et de trembles, eaux peu profondes; îles rocheuses couronnées de bouquets d'épinettes. Une de ces îles, Stag Rock, élève son dôme granitique à cent dix pieds au-dessus de l'eau; c'est un important point de repère pour les navigateurs. » <sup>(5)</sup>

Quittons maintenant cette mer intérieure d'Hudson; en négligeant une vingtaine de fleuves qui en arrosent les côtes méridionales et orientales, doublons les caps Wolstenholme et Chidley, les deux pointes extrêmes du Labrador sur le détroit d'Hudson, et suivons le littoral de la péninsule, du 60<sup>e</sup> degré au 54<sup>e</sup>; nous arriverons ainsi en vue de l'Hamilton Inlet. Cette « terre de Caïn », comme l'avait nommée un de ses découvreurs, Jacques Cartier, cette « terre d'attente », ainsi que la qualifie un écrivain contemporain, est peuplée d'Esquimaux, de descendants de Frères Moraves établis là depuis 1764, et d'autres Blancs, venus récemment du Canada ou des États-Unis au service des postes de météorologie et de radio, des garnisons militaires ou des aérodrômes.

Ce fleuve Hamilton a beaucoup fait parler de lui depuis un quart de siècle, d'abord à cause du rôle qu'il a tenu dans le règlement des frontières entre le Canada et le Labrador, en 1927, et depuis, à cause de ses richesses en énergie électrique.

Lors de la fondation de la Confédération canadienne, la Métropole avait annexé à l'île de Terre-Neuve, restée colonie de la Couronne, toute la côte atlantique du Labrador, sans préciser ce qu'il fallait

<sup>(4)</sup> *Amiskwaski, la Terre du castor*, par Sr Paul-Emile, pp. 217-218.

<sup>(5)</sup> *Amiskwaski, la Terre du castor*, par Sr Paul-Emile, p. 207.

entendre par *côte* . . . Cette imprécision entraîna bientôt ce que le Canada estimait être des empiètements sur son propre territoire. Or, en 1927, c'est-à-dire vingt ans avant que Terre-Neuve n'entrât dans la Confédération, le règlement de cette frontière devint chose urgente. L'affaire fut confiée au Conseil Privé d'Angleterre. Celui-ci, au lieu d'interpréter le mot *côte* par une lisière de terrain, le long du rivage maritime (la lisière aurait eu un, dix ou vingt milles de profondeur), voulut avantager Terre-Neuve, colonie pauvre menacée de banqueroute. Il décida que le mot *côte* devait s'entendre de la hauteur des terres ou de la ligne de partage des eaux, c'est-à-dire du bassin de drainage de toutes les rivières se jetant dans l'Atlantique. Encore, s'il ne s'était agi que de petits fleuves ! Mais le fleuve Hamilton draine un bassin de 29,900 milles carrés; il a une longueur de 600 milles, environ deux fois la longueur de la Tamise et presque celle du Rhône; et son bassin a deux fois la superficie de la Hollande et de la Belgique et les deux-tiers de celle de la Suisse. Et c'est ainsi que les Côtes du Labrador terre-neuvien pénétrèrent fort avant dans le Labrador québécois et formèrent sur la carte une échancrure intérieure de 400 milles au moins ! . . .

Quoi qu'il en soit, le voyageur arrivé au fond du golfe Hamilton pénètre dans une passe qui le conduit au village de Rigolet; Dieu sait d'où vient ce nom, car la tranchée qui laisse ici passer l'eau n'a rien de diminutif . . . Elle donne accès au grand lac Melville, où se déverse une première rivière abondante, la Naskaupi, déversoir du lac Michikaman qui a la forme d'une araignée ou d'une poulpe, et plus loin, au sud, la rivière Hamilton. A son embouchure s'élève l'aérodrome ultra-moderne de Goose Bay, où atterrissent les avions transatlantiques. C'est aussi un poste stratégique que se partagent les armées canadiennes et américaines.

De là, le fleuve reprend sa route pour deux ou trois cents milles et s'arrête pour un moment au pied des Grandes Chutes, qui ont 245 pieds d'élévation, donc 100 pieds de plus que le Niagara. Il y coule un volume d'eau fantastique: 20,000 pieds cubes à la seconde. Avec les rapides qui la précèdent et la suivent immédiatement, elle pourrait produire 7,000,000 chevaux vapeurs. Plus haut commence le lac Lobstick, autre figure de cauchemar sur la carte, qui projette des bras tordus vers le sud. Le fleuve remonte vers le nord, puis descend au sud encore, pour s'agripper enfin au lac Ashuanipi, sur les confins

du Québec. Là passe le nouveau chemin de fer qui va du port des Sept-Îles, sur le golfe Saint-Laurent, jusqu'au lac Knob, au centre même de la péninsule, où l'on extrait un minerai de fer, destiné à alimenter les aciéries du Canada et des États-Unis. Ce développement industriel coûtera la somme astronomique de \$500,000,000.

Il ne faut pas s'attendre à trouver, le long du fleuve Hamilton, des panoramas séduisants. Le roc et la forêt subarctique font tous les frais du paysage avec les eaux courantes. Mais il est vrai que le silence et la solitude, les rapides mugissants, les gorges sauvages et la puissance terrible des hautes chutes ont un grand charme pour les âmes fortes: et depuis que les routes du ciel leur sont ouvertes, les touristes et les prospecteurs se font, d'année en année, plus nombreux, au-dessus de ces espaces désolés, qui recèlent dans leur sous-sol et dans leur houille blanche des richesses presque sans limite.

\* \* \*

Nous abordons maintenant le Saint-Laurent, le roi de nos fleuves, dont la ligne puissante et autoritaire entaille si profondément l'est de l'Amérique Septentrionale. Il n'est pas le plus long, puisqu'il n'a que 1,900 milles, tandis que le Mackenzie en a 2,500, mais il charrie un volume d'eau incalculable, car il décharge les cinq grands lacs: Ontario, Érié, Huron, Michigan et Supérieur, sans parler du Népigon. Des paquebots de 26,000 tonneaux le remontent jusqu'à Montréal à 900 milles de son embouchure, sans le secours d'aucune écluse. S'ouvrent ensuite une série de canaux qui permettent à des cargos chargés d'huile ou de blé d'atteindre Chicago ou Fort William, 1,000 milles plus loin.

Fleuve encore jeune, il a, de sa source à son embouchure, une déclivité de 600 pieds, sensible surtout, au milieu de son cours, aux chutes du Niagara.

Il n'a pas de delta. Son embouchure est un estuaire, un golfe fermé par Terre-Neuve et les Provinces Maritimes, un abîme où le fleuve dépose ses alluvions sans parvenir à y créer des îles. C'est ensuite sur un parcours de 500 milles, un bras de mer, dont les rives, distantes d'abord l'une de l'autre d'une soixantaine de milles, se rapprochent lentement jusqu'à Québec, où le fleuve n'a qu'un mille de largeur. De là à Montréal après avoir passé sous un pont vraiment splendide et suivant une ligne plus capricieuse, il traverse deux régions

assez différentes, coulant d'abord entre des bords élevés, peu éloignés des montagnes de l'horizon, puis arrosant un pays plat qui s'étend jusqu'à Montréal, et même jusqu'aux Grands Lacs.

La frontière de la province de l'Ontario est à peu de distance de Montréal: là commencent les villages et les villes aux noms anglais. Mais du golfe à Montréal, c'est-à-dire sur toute la longueur de la province de Québec, se succèdent les noms français, mêlés de quelques noms indiens: Blanc-Sablon, Anticosti, Grande-Vallée, Mont-Louis, Mont-Joli, Rimouski, Trois-Pistoles, Tadoussac, l'Isle-Verte, Rivière-du-Loup, La Malbaie, Saint-Jean-Port-Joli, Baie-Saint-Paul, les Éboulements, Montmagny, Sainte-Anne-de-Beaupré, Montmorency, l'île d'Orléans, Lévis, Portneuf, Deschaillons, Trois-Rivières, Sorel, Berthier, Contrecoeur, Lanoraie, Lavaltrie, Verchères, Varennes, Charlemagne, Boucherville, Longueuil, bien d'autres encore. Les noms sont restés français, les cœurs aussi.

Nous venons de parcourir l'ancienne Nouvelle-France. Le paysage est à l'avenant des souvenirs historiques qui planent dans notre souvenir. La majesté du fleuve a quelque chose d'héroïque, et en même temps de séduisant, tellement elle a été humanisée à travers les ans: les deux rives, en effet, sont habitées comme les rues d'un village sans fin.

La plaine de Montréal, bornée au nord par la chaîne des Laurentides, contreforts du Bouclier Canadien, et au sud par les montagnes du Vermont aux États-Unis, serait monotone si ne surgissaient soudainement une demi-douzaine de cônes volcaniques, isolés les uns des autres, et portant le nom de Montérégiens. Le Mont-Royal, qui a donné son nom à la métropole, se dresse en pleine ville, parc magnifique de plaisance, et obstacle insurmontable au trafic affolant des automobiles. Deux ponts gigantesques franchissent le fleuve en plein port. L'un d'eux, le Jacques-Cartier, relie la ville à l'île Sainte-Hélène, elle aussi aménagée en parc public.

Immédiatement en amont de Montréal se trouve le premier grand rapide du fleuve. Il y en a tout un chapelet jusqu'aux Mille-Îles, à l'entrée du lac Ontario. Chacun est flanqué d'un canal qui permet aux bateaux de circuler. Notons qu'un certain nombre de ces bateaux peuvent sauter ces rapides, lorsqu'ils descendent le fleuve. Tout le pays environnant est riche et verdoyant, et de petites villes s'échelonnent tout le long du parcours.



Au fond du lac Ontario, s'élèvent deux des plus grandes villes du Canada, Toronto, rivale de Montréal par la population, le commerce et l'industrie, et Hamilton. A peu de distance de Hamilton s'ouvre le canal Welland, le plus moderne et le plus hardi de nos canaux, et la rivière Niagara où se précipite la célèbre chute: spectacle splendide de la nature et source d'énergie électrique.

Au débouché de la rivière Niagara dans le lac Érié, s'étend la grande ville américaine de Buffalo. D'autres grandes villes marquent la rive sud du lac, ce sont: Érié, Cleveland et Toledo, tandis que la rive nord canadienne est restée rurale.

Le fleuve prend maintenant le nom de rivière du Détroit. Il s'oriente brusquement vers le nord et baigne les villes américaines de Détroit, capitale de l'automobile, et de Sarnia, ville pétrolière, et les villes canadiennes de Windsor et de Port Huron. Ici encore, deux ponts immenses relient les pays par-dessus le fleuve qui a pris le nom de rivière Saint-Clair pour atteindre le lac Huron.

Le lac Huron s'ouvre alors avec son annexe orientale de la baie Georgienne, théâtre de l'épopée huronne et du martyr des missionnaires français du XVII<sup>e</sup> siècle. Au nord s'étend la grande île Manitouline. Avant d'y arriver, le détroit de Mackinac donne accès au lac Michigan qui s'étend vers le sud entièrement en territoire américain: au fond se dresse la gigantesque ville de Chicago. Mais le fleuve continue sa route, enserme l'île Manitouline et atteint le Sault Sainte-Marie, qui est la décharge du lac Supérieur. Deux canaux bordent le Sault et permettent aux bateaux de passer dans la plus vaste mer d'eau douce de l'Amérique. Pétroliers, cargos de blé, navires de plaisance la sillonnent sans cesse, ayant pour ports d'attache les villes américaines de Duluth et de Superior, et les villes canadiennes de Fort William et de Port Arthur. De ce côté, le paysage est grandiose, car le Bouclier Canadien y accumule caps rocheux et baies profondes, de proportions magnifiques. Et la source du grand fleuve se cache dans les environs; elle porte le nom de rivière Saint-Louis et coule en territoire américain.

Nous avons ainsi navigué sur un parcours de 1,900 milles, le long duquel s'est déroulé l'histoire de la Nouvelle-France et une bonne partie de l'histoire des États-Unis. Une énorme population s'y est accumulée, le commerce et l'industrie s'y sont développés d'une manière fantastique. Et voilà qu'on est en train de reprendre la canalisation et

l'approfondissement des chenaux de cette incomparable voie d'eau, de façon à permettre aux paquebots transatlantiques d'atteindre Chicago ou Fort Williams. Nous y dépenserons 1,500 millions de dollars, noyant ici des petites villes, créant là des lacs, et semant aux bons endroits des usines d'énergie électrique. Et c'est ainsi que le génie de l'homme corrige à son profit la géographie.<sup>(6)</sup>

Ce serait faire injustice au Saint-Laurent que de ne pas parler de ses affluents. Rien que sur ses rives canadiennes, il en compte plus de soixante dont plusieurs de grande envergure. Le plus rapproché de son embouchure et le plus anciennement connu des pêcheurs et des explorateurs européens est le Saguenay. On le compare souvent aux fjords de Norvège. Sur une soixantaine de milles, jusqu'à la baie des Ha-Ha, se succèdent d'énormes promontoires rocheux couronnés de forêts, de chaque côté d'un abîme aux eaux sombres; puis, rapides sur rapides, digues et usines d'électricité, moulins à papier et villes modèles se suivent jusqu'au lac Saint-Jean, aux rives plates, où se jettent d'autres rivières, en particulier la Péribonka, elle-même longue de presque 300 milles, et que le chef-d'œuvre de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, a rendue célèbre.

Beaucoup plus en amont, au-delà de Québec, s'ouvrent les bouches du Saint-Maurice. Là s'élève la ville des Trois-Rivières, qui date de 1634. La rivière descend du nord; route séculaire de missionnaires et de bûcherons. Merveilleusement aménagée de barrages et de lacs artificiels qui retiennent les eaux rapides, bordée par les villes florissantes de La Tuque, de Grand'Mère, des chutes Shawinigan, où l'industrie s'est implantée solidement, elle a un parcours extrêmement pittoresque, semé de campements pour touristes et sportsmen.

Passé les Trois-Rivières, le fleuve Saint-Laurent s'élargit et prend le nom de lac Saint-Pierre. Plusieurs rivières s'y jettent et l'ensavent de telle sorte qu'il faut sans cesse le draguer pour conserver au chenal des navires une profondeur de 30 pieds. A son extrémité ouest apparaît soudain le Richelieu, anciennement appelée rivière des Iroquois. Elle arrive des États-Unis, charriant l'eau des lacs George et Champlain, deux des plus beaux paysages d'eau de l'Amérique. Cette rivière coule dans une faille de l'écorce terrestre; elle est rectiligne et très peuplée;

(6) Pour plus de renseignements sur le Saint-Laurent, cf. « *Esquisse de l'histoire d'un fleuve*, » dans « *Les Cahiers des Dix* », 1955.

elle ressemble de très près à une rivière de France, et elle aboutit à Sorel fondé en 1665 et devenue depuis un vaste chantier de construction navale et militaire.<sup>(7)</sup>

Enfin nous arrivons à l'archipel montréalais. Ville-Marie, depuis Montréal, créée à Paris en 1640 par Le Royer de la Dauversière et M. Jean-Jacques Olier, fondée effectivement, en 1642, dans l'île de Montréal, par Paul de Chomedey de Maisonneuve, occupe maintenant, avec son million et demi d'habitants, une partie de la plus grande île de l'archipel, qui en compte près de 800. L'île de Montréal et l'île Sainte-Hélène ont une façade sur le Saint-Laurent, mais les autres sont baignées par les eaux de l'Ottawa, qui arrive du nord-ouest. Ce fut la première route des explorateurs et des missionnaires vers les pays d'En Haut, c'est-à-dire vers la baie d'Hudson, vers les lacs Huron et Supérieur, vers l'ouest. Elle a près de 700 milles de longueur et sort du lac Victoria et du lac Témiscamingue. Elle aussi regorge de rapides et de chutes, elle aussi recèle d'admirables paysages de forêts et de montagnes. La capitale du pays, Ottawa, s'est fixée sur ses bords, au pied d'une de ses chutes, en face d'un de ses affluents, la Gatineau. Si Washington a eu le major L'Enfant pour dessiner ses rues, Ottawa a confié à un autre Français, M. Jacques Gréber, le plan de son aménagement moderne et de son embellissement.

\* \* \*

Que de chiffres, que de noms indiens, anglais ou français, que d'épithètes superlatives j'ai enfilés devant vous, sans réussir, j'en ai peur, à vous faire voir la splendeur et l'immensité du pays ! Quelques belles descriptions auraient mieux fait votre affaire et vous auraient peut-être enchantés. Car c'est bien une sorte d'enchantement, d'envoûtement que produit le Canada, sur le voyageur et sur l'immigrant. Comment expliquer autrement que les fondateurs de la Nouvelle-France, malgré la menace indienne de tous les instants, malgré les longs et durs hivers, soient restés sur nos bords et soient devenus si tôt des Canadiens ? Il y a, dans ces forêts sans limite, dans ces fleuves et ces

<sup>(7)</sup> Il faut aussi signaler, rive sud du Saint-Laurent, plus bas que Québec, la rivière du Loup, et plus haut que Québec, la Chaudière, de même que, rive nord, tout près de Québec, la rivière Montmorency. Ces trois cours d'eau ont ceci de particulier qu'ils se précipitent dans le fleuve du haut de chutes vraiment très belles.

lacs innombrables, il y a dans l'air qu'on respire, quelque chose de grisant. Même le Grand Nord, « le grand silence blanc », a une emprise inexplicable sur les hommes qui s'y sont aventurés. Est-ce un sentiment de liberté inconnu jusqu'ici, est-ce la certitude d'un avenir nouveau, ou n'est-ce qu'une impression esthétique née de spectacles immenses: immensité des eaux, immensité des plaines, immensité des monts ?

Tout cela ensemble !

*olivier maurault, p.s.s.*